

LA LECTURE ET LA MÉMOIRE.

(Extrait d'un discours prononcé, en 1830, pour l'installation d'une société d'étudiants.)

A toutes les époques de la vie, surtout dans l'enfance et dans la jeunesse, le meilleur moyen de s'instruire serait la conversation des hommes éclairés et philanthropes. Il serait à désirer que nous puissions avoir toujours auprès de nous de tels maîtres. Les leçons qu'on reçoit d'eux profitent du respect qu'on leur porte, de l'autorité que leur donne leur réputation, de la confiance qu'inspire leurs lumières : elles frappent plus vivement l'esprit, et l'heureuse persuasion où l'on est qu'ils ne peuvent induire en erreur, fixe les idées, en ne laissant aucune incertitude, aucun doute sur ce qu'ils enseignent, mais il est rare de pouvoir jouir, autant qu'on en aurait besoin, de si précieux avantages. Heureux encore d'avoir, pour y suppléer à quelques égards, un moyen qui s'en rapproche : je veux parler de la lecture.

Je suppose qu'au moins on ait, dans le choix des ouvrages à lire, un guide sûr et judicieux. Indispensable pendant les premières années d'étude, temps où l'inexpérience absolue de l'enfant l'exposerait trop à se corrompre d'avance les mœurs et le goût, s'il restait abandonné sans conseils, un tel secours est encore nécessaire au jeune homme qui, sauvé des premiers écueils, se trouve dans la bonne voie. Parvenu là, ce n'est point assez : il faut pénétrer plus avant ; et l'on courrait encore de grands périls, si l'on était déjà livré tout-à-fait à soi-même. On vous surveille donc : vos auteurs sont choisis avec soin : vous n'avez entre les mains que les meilleurs ouvrages dont soit enrichi le genre que vous étudiez. On vous pénètre de cette sentence si vraie de Sénèque : "La multitude des livres embarrasse l'esprit." Vous êtes fidèle à ce sage précepte du même philosophe : "Lisez toujours les meilleurs écrivains : ou si parfois il vous plaît d'en parcourir d'autres, hâtez-vous de revenir aux premiers." Ainsi dirigée, la lecture ne peut être que très utile : elle ouvre l'esprit ; elle fournit des idées ; elle fait naître, du plaisir de savoir quelque chose, le plaisir d'en apprendre davantage. Elle est donc véritablement la clef des connaissances humaines. Mais, si je dois juger de son effet ordinaire sur les jeunes gens d'après ce que j'en éprouve encore moi-même, elle ne fait pas une impression assez pro-

fonde, et laisse trop dans le vague les notions qu'elle nous donne. Il me semble même presque impossible qu'il en arrive autrement ; et j'en trouve la cause dans notre caractère. Cette légèreté qui nous fait courir d'un objet à un autre avec tant de rapidité, que, loin d'en considérer aucun, à peine les apercevons-nous ; cette vivacité d'esprit qui, s'embarassant peu de la justesse, ne veut qu'être satisfaite à chaque instant par des conceptions nouvelles ; cette curiosité, cette avidité de savoir qui, trop impatiente pour nous permettre la réflexion dans nos lectures, nous laisse à peine le temps de brûler des yeux le volume, si même elle ne nous fait sauter au dénouement avant de connaître l'intrigue : voilà ce qui nous empêche de classer dans notre tête, de digérer, pour ainsi dire, nos lectures ; voilà ce qui nous fait perdre une grande partie de l'instruction qu'elles présentent en elles-mêmes. Néanmoins, cette espèce de fougue, cette ardeur, souvent indiscrète, tant qu'elle ne dégénère point en pétulance, est un excès heureux qui prouve une âme énergique et qui décelle des talents. Pour tirer d'une simple lecture tout le fruit possible, il faudrait avoir les sens plus assis, le goût plus formé, le jugement plus mûr : ces excellentes qualités, c'est de l'âge que nous devons les attendre. Toutefois une étude opiniâtre peut en hâter chez nous le développement.

Avant d'abord recours à l'une des plus précieuses facultés que nous ait données la nature : exerçons notre mémoire. C'est une dépositaire fidèle qui ne manquera pas de rendre à notre imagination tout ce que notre application lui aura confié : avons donc soin de lui confier beaucoup.

Étudions jusqu'à les savoir par cœur, les morceaux de nos auteurs les mieux écrits et les mieux pensés, ceux qui suggèrent le plus de réflexions : par là, nous triompherons de notre légèreté naturelle ; nous commencerons à bien sentir les beautés du style et la justesse des principes ; nous parviendrons ensuite jusqu'à méditer. Étudions ainsi tout ce dont il nous est le plus essentiel d'avoir de bonne heure des idées claires et précises, tout ce qui nous est le plus nécessaire de toujours retenir.

Et remarquons bien, messieurs, que plus nous avons appris, plus nous devenons capables d'apprendre ; plus nous acquérons, pour apprendre, de ressources et de facilité.

A. D. Lourmand.

Un savant français, Mr. Dufresnoy, en comparant les quantités d'or retirées des mines de la Californie et de celles de l'Oural pendant l'année dernière avec le nom-

bre d'hommes employés dans chacun de ces lieux, a trouvé que les uns ne sont pas plus productives que les autres.

M. Faraday a émis dernièrement l'opinion que la lumière électrique ne pourrait jamais être employée comme moyen d'éclairage.

Un particulier, fier de son opulence, ayant demandé, comme par dérision à un homme de lettres, pourquoi l'on voyait souvent l'homme d'esprit à la porte du riche, et qu'on ne voyait jamais le riche à la porte de l'homme d'esprit : "C'est que les gens d'esprit connaissent la valeur des richesses, mais que les riches ne connaissent pas la valeur du mérite."

Un maître d'école qui jadis avait été barbier, disputait un jour avec le vicaire du lieu sur un point de grammaire : l'expression que vous justifiez, lui dit le vicaire, est un gros barbarisme. Un barbier, reprit le pédagogue ; prétendez-vous insulter à mon ancien état ? Un barbier parle aussi bien sa langue qu'un vicaire.

ÉPIGRAMME.

Blaise voyant à l'agonie
Lucas, qui lui devait cent francs,
Lui dit, toute honte bannie ;
Ca, payez moi vite, il est temps.
— Laissez-moi mourir à mon aise,
Répondit faiblement Lucas.
— Oh ! parlez vous ne mourrez pas
Que je ne sois payé, dit Blaise.

RECUEIL DE CHANSONS.

Le Comité de régie de la Société Typographique se propose de faire commencer l'impression d'un RECUEIL DE CHANSONS, aussitôt qu'il aura trouvé un nombre de souscripteurs suffisant pour en payer les frais. Ce petit ouvrage sera publié par livraisons de huit pages in-24. Le nombre de ces livraisons ne sera pas moindre de quinze, et ira peut-être jusqu'à vingt. Les souscripteurs seront censés s'engager à les prendre toutes, et à les payer à mesure qu'elles paraîtront.

Prix :— 2 SOLS PAR LIVRAISON.

Québec, 6 Décembre 1849.

É. BÉGIN, Secrétaire.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît, autant que possible, une fois par semaine, pendant la durée de l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2a. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde, au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au Bureau de l'Abeille, et les externes, chez M. Adolphe Legaré.

HUBERT GIRROIS, Gérant.

* En 1830.—Les confidences d'un jeune homme à des jeunes gens ne seroit peut-être pas inutiles ni indifférentes que élar.